

# Le nihilisme au travail dans *Nihil, Inc.* (Sylvain Courtoux) et son **anéantissement**

« À chaque fois que le système l'emporte c'est l'histoire qui agonise » (P. 68)

- **Sylvain Courtoux** : poésie, performance, revues, internet.

Sylvain Courtoux (né en juin 1976), crée le collectif Poésie-Express en 1999 avec Jérôme Bertin et Charles Pennequin. Il co-dirige la revue *Plastiq* (Nantes) avec Emmanuel Rabu. Il a fait également partie du collectif *Evidenz* créé par Mehdi Belhaj Kacem. De nombreuses lectures et interventions publiques. Il a publié quelques textes dans de petites structures de micro-édition. Il s'est également fait remarqué par ses concerts électro-punko-poétiques en compagnie de Emmanuel Rabu (musicien et écrivain). Publication d'un CD : *Vie et mort d'un poète de merde* (Nad productions, à paraître, 2009).

Plus d'informations : <http://www.myspace.com/sylvaincourtoux>

[i. e.] (Æncrages & co, 1999)

*Action Writing* (Dernier Télégramme, 2007).

*Nihil, Inc.* (Al Dante, 2008)

- **Nihilisme** : trois phases.

- *Aliénation* par le cycle de la répétition intégré inconsciemment, ou ce que Nietzsche appelle "éternel retour" (sous-entendu : du même) - Friedrich Nietzsche, *Gai savoir*, §341 : "Le poids formidable. - Que serait-ce si, de jour ou de nuit, un démon te suivait une fois dans la plus solitaire de tes solitudes et te disait : « Cette vie, telle que tu la vis actuellement, telle que tu l'as vécue, il faudra que tu la revives encore une fois, et une quantité innombrable de fois; et il n'y aura en elle rien de nouveau, au contraire! il faut que chaque douleur et chaque joie, chaque pensée et chaque soupir, tout l'infiniment grand et l'infiniment petit de ta vie reviennent pour toi, et tout cela dans la même suite et le même ordre - et aussi cette araignée et ce clair de lune entre les arbres, et aussi cet instant et moi-même. L'éternel sablier de l'existence sera retourné toujours à nouveau - et toi avec lui, poussière des poussières ! » - Ne te jetterais-tu pas contre terre en grinçant des dents et ne maudirais-tu pas le démon qui parlerait ainsi? Ou bien as-tu déjà vécu un instant prodigieux où tu lui répondrais : « Tu es un dieu, et jamais je n'ai entendu chose plus divine! » Si cette pensée prenait de la force sur toi, tel que tu es, elle te transformerait peut-être, mais peut-être t'anéantirait-elle aussi; la question «veux-tu cela encore une fois et une quantité innombrable de fois », cette question, en tout et pour tout, pèserait sur toutes tes actions d'un poids formidable! Ou alors combien il te faudrait aimer la vie, que tu t'aimes toi-même pour ne plus désirer autre chose que cette suprême et éternelle confirmation! -" : ce qu'il entend dépasser par la positivité du "rien".  
(tout est fini, tout est destin, rien n'arrive, rien d'inédit)

- *Dénuement* du sens, du monde, de l'imaginaire. Nudité jusqu'à la nullité. Froid jusqu'au "zéro absolu", animation jusqu'à l'inertie, énergie jusqu'à l'épuisement.  
(tout est fixé, tout est figé, rien ne bouge, rien ne change)

- *Indifférence* structurant l'usure du quotidien par l'oubli et l'anesthésie, jusqu'à l'apathie.  
(tout est pareil, tout est égal, rien ne diffère, rien d'insolite)

- "au travail" :

- Le travail, est quelque chose qui "s'opère", qui opère.
- La notion de travail suppose une notion de déplacement.
- Le travail est intrinsèquement lié au "social". Travailler, c'est établir/renforcer des liens avec le social (et les autres). C'est donner sens au social et chercher reconnaissance.

Etymologiquement, il y a (au moins) deux choses intéressantes à remarquer :

- "*Tri-palium*" fait apparaître la notion de Trois chère à Lacan... Le travail de l'ICS trivise par le triskel : dynamique du nouage de la singularité (RSI)...

- "*Tri-palium*" fait apparaître la notion d'effort, de souffrance, de torture... Cela creuse, perfore, troue : conditionne l'accueil de ce qui va naître/agôner...

- On parle du travail pour la mise au monde, mais aussi pour le deuil...
- N'est-ce pas déjà l'inconscient des gestes qui se joue ?
- Le travail est-il forcément répétitif, anônant, revenant ?
- Si le travail fait "lien", n'est-ce pas d'abord comme "partage" du propre ?
- Le "Principe de travail" est l'effet du réel/du symbolique dans l'imaginaire.
- Il y a aussi une notion de "percée" qui est intrinsèquement liée au travail.

- Notion de "cut-up", principe de création d'écriture, découvert et mis en pratique par William Burroughs dans les années 50. Il s'agit de "couper", de "débiter" pour produire un texte, une création. Extraire à partir de ce qu'il y a (même quand il semble a priori qu'il n'y ait rien) et replacer, inévitablement, dans un autre contexte (déterritorialiser, retirer, couper...). Burroughs est peut-être la principale influence de Courtoux. Mais celui-ci va plus loin en systématisant ce travail d'écriture par les pratiques du "copier-coller" popularisé par l'internet, par le "sample" et le "mix" popularisés par les DJ, par la "ritournelle" popularisée par la musique depuis déjà fort longtemps, le tout exploité par les différentes graphies possibles grâce aux traitements de texte.

- "Le travail, c'est l'histoire du porté disparu qui réapparaît dans le lieu grâce à l'écrit" (Charles Pennequin, *La ville est un trou*) : témoignage imaginaire de pertes réelles.

**Comment** aliénation, dénuement et indifférence opèrent (en partie inconsciemment) dans l'écriture de la machine *Nihil, Inc.* et quels effets ont-ils sur l'imaginaire ? **Cette expérience de lecture permet-elle** d'éveiller la compréhension du nihilisme au travail dans le Système capitaliste de l'empire du Spectacle ?

[Lire un extrait : chap. 3, P. 30-31]

## I - Dystopie machinique

### A - Dystopie comme montage d'un récit

- **Dystopie** : "cette forme littéraire a été rendue célèbre par *Le Meilleur des Mondes* (1932) d'Aldous Huxley, *1984* (1948) de George Orwell, *Fahrenheit 451* (1954) de Ray Bradbury, et, dans une moindre mesure, par *Nous Autres* (1920) de Ievgueni Zamiatine ou *Les Fils de l'homme* (1992) de Phyllis Dorothy James.

Les mondes parfois terrifiants décrits dans ces romans ont laissé à penser qu'une dystopie était, par définition, la description d'une dictature sans égard pour les libertés fondamentales. L'impact que ces romans ont eu sur la science-fiction a souvent amené à qualifier de dystopie tout texte d'anticipation sociale décrivant un avenir sombre."

Cf. <http://fr.wikipedia.org/wiki/Dystopie>

- **Nihil Inc.** : dystopie (de l'anglais "dystopia", opposé à l'utopie : fiction d'un idéal totalitaire poussant la logique du réel jusqu'à son absolu/absurde, ce qui crée un lieu fixe, transparent et fermé) mettant en jeu une "machine/récit" incorporant le nihilisme dans le lecteur pour mieux lui faire éprouver le nihilisme qui travaille dans "l'emploi" -travail au sens marchand-, jusqu'à la mort -le plus souvent par usure- du travailleur pris dans le système capitaliste. L'Empire entrepreneurial de la dystopie figure ici explicitement la réalité quotidienne implicite de l'ensemble des entreprises participant au Spectacle, du cycle consumant les humains "production-consommation" ou "travailler plus pour gagner plus pour consommer plus". Le montage fictionnel ici mis en œuvre mime -simultanément- le travail répétitif du salarié et la tyrannie de la publicité commerciale. Ces deux *dispositifs* sont samplés -via le thème central de la destruction- par un mix de citations implicites ou explicites (mais sans nom d'auteur) et de slogans ou aphorismes faussement citationnels, simulacres de philosophie ou de poésie.

- **Conditionnement** et "novlangue" (1984) : la "machine/récit" fonctionne par répétition, itération, réitération, rengaine, refrain, ritournelles, bref tout ce qui fait tourner le système de juxtaposition (par des tirets). Ce système d'écriture, complexifié par les samples et mixes, vise à aliéner le lecteur à la cadence : c'est une lecture à la chaîne comme on parle de "travail à la chaîne" et un conditionnement à l'idéal dystopique, et ce malgré la volonté de s'arrêter pour y réfléchir, volonté faisant parti intégrante du système, comme un dispositif de dénuement de la langue. En effet, ce qui nous pousse à stopper l'éternel retour n'est qu'un autre aspect du conditionnement au récit, c'est l'épuisement du souffle, l'apparition de la différence par les normes, l'impossibilité à faire histoire. Car les 4 actants, vite fusionnés en deux ("je" narrateur se réduit à "elle" -dans l'apparition abstraite et arbitraire du "dit-elle"; "tu" et "vous" singularise ou pluralisent le lecteur comme intégrant le système) ne sont que voix vidées, simulacres ne pouvant dialoguer, paroles vaines, tombant dans l'oubli. Ni début ni fin ni progression, le récit ne fait qu'expérimenter la "novlangue", découpée en 10 chapitres sans logique claire : au lecteur de résister...

## B - “Normopathie” de la “machine/récit”

- Tiqqun, *Introduction à la guerre civile*, point 53 (in “glose alpha”) - point 54 - point 55 :  
« Sous le régime de la norme, rien n’est normal, tout est à *normaliser*. Ce qui fonctionne, c’est un paradigme *positif* du pouvoir. La norme *produit* tout ce qui est, en tant qu’elle est elle-même, dit-ON, l’*ens realissimum*. Ce qui ne rentre pas dans son mode de dévoilement n’est pas, et ce qui n’est pas ne rentre pas dans son mode de dévoilement. » - « L’Empire n’a pas, n’aura jamais d’existence juridique, institutionnelle, *parce qu’il n’en a pas besoin*. L’Empire, à la différence de l’État moderne, qui se voulait un ordre de la Loi et de l’Institution, est le *garant* d’une prolifération réticulaire de normes et de dispositifs. En temps normal, ces dispositifs *sont* l’Empire. » - « Est citoyen tout ce qui présente un degré de neutralisation éthique, une atténuation compatibles avec l’Empire. Ici, la *différence* n’est pas absolument bannie, c’est-à-dire tant qu’elle se déploie sur le fond de l’équivalence générale. La différence, en fait, sert même d’unité élémentaire à la gestion impériale des identités. Si l’État moderne régnait sur la «république phénoménale des intérêts», on peut dire que l’Empire règne sur la *république phénoménale des différences*. Et c’est par cette mascarade dépressive que désormais l’on conjure l’expression des formes-de-vie. Ainsi le pouvoir impérial peut-il demeurer impersonnel : parce qu’il est lui-même le pouvoir personnalisant ; ainsi le pouvoir impérial est-il totalisant : parce qu’il est celui-là même qui individualise. Plus qu’à des individualités ou des subjectivités, on a ici affaire à des individualisations et des subjectivations, transitoires, jetables, modulaires. *L’Empire, c’est le libre jeu des simulacres*. » - S’il y a dystopie, c’est au sens où la machine/récit de Courtoux fictionne le lieu de l’Empire par sa normopathie littéraire.

### - Normes **sémantiques** :

« Il est nécessaire de procéder à une normalisation des règles sémantiques. Celle-ci passe par la définition de mots-clés (ou balises, ou tags) employés dans les ressources numériques par les langages sémantiques » (extrait de l’article Wikipedia sur la “norme”). Dans *Nihil, Inc.*, les mots-clés (par ex. “réalité”) ne se définissent que par continuel glissements et déplacements de sens, ce qui finit par dissoudre toute signification univoque. Le mot-clé n’est plus un mode d’accès au sens mais une relance de la cadence. Ainsi, mots, notions, concepts, propositions, etc. sont normalisés en un système d’inertie visant à nous empêcher de distinguer le sens pourtant donné à sortir du nihilisme, et à détruire le système : cet exposé tente justement d’aller contre ce poids d’indifférence.

- Normes **graphiques** : majuscules, minuscules, italiques, gras, parenthèses, crochets, guillemets, changements de police, de tailles de police, mots soulignés, mots barrés, alinéas, paragraphes, blancs, etc., le tout comme juxtaposé pèle-mêle, sans logique apparente... L’excès vertigineux de normes graphiques nuit à la fluidité de la lecture et entrave notre esprit critique, il devient très difficile de classer ou hiérarchiser l’importance des phrases... Les normes nous prennent dans un tourbillon visant à nous perdre, comme les slogans publicitaires nous noient sous un flot d’images mises en équivalences.

- Normes **spectaculaires** : point C.

## C - Spectacle-du-récit-du-Spectacle

### - Tautologies :

« Le spectacle ne veut en venir à rien d'autre qu'à lui-même. »

(Guy Debord, *Société du spectacle*, partie I, point 14)

« "I AM WHAT I AM." C'est la dernière offrande du marketing au monde, le stade ultime de l'évolution publicitaire, en avant, tellement en avant de toutes les exhortations à être différent, à être soi-même et à boire Pepsi. Des décennies de concepts pour en arriver là, à la pure tautologie. JE = JE. Il court sur un tapis roulant devant le miroir de son club de gym. Elle revient du boulot au volant de sa Smart. Vont-ils se rencontrer?

"JE SUIS CE QUE JE SUIS." Mon corps m'appartient. Je suis moi, toi t'es toi, et ça va mal. Personnalisation de masse. Individualisation de toutes les conditions – de vie, de travail, de malheur. Schizophrénie diffuse. Dépression rampante. Atomisation en fines particules paranoïaques. Hystérisation du contact. Plus je veux être Moi, plus j'ai le sentiment d'un vide. Plus je m'exprime, plus je me taris. Plus je me cours après, plus je suis fatiguée. Je tiens, tu tiens, nous tenons notre Moi comme un guichet fastidieux. Nous sommes devenus les représentants de nous-mêmes – cet étrange commerce, les garants d'une personnalisation qui a tout l'air, à la fin, d'une amputation. » (*IQV*, P. 13) - « "I AM WHAT I AM." Jamais domination n'avait trouvé mot d'ordre plus insoupçonnable. Le maintien du Moi dans un état de demi-délabrement permanent, dans une demi-défaillance chronique est le secret le mieux gardé de l'ordre des choses actuel. Le Moi faible, déprimé, autocritique, virtuel est par essence ce sujet indéfiniment adaptable que requiert une production fondée sur l'innovation, l'obsolescence accélérée des technologies, le bouleversement constant des normes sociales, la flexibilité généralisée. Il est à la fois le consommateur le plus vorace et, paradoxalement, le Moi le plus productif, celui qui se jettera avec le plus d'énergie et d'avidité sur le moindre projet, pour revenir plus tard à son état larvaire d'origine. » (*IQV*, P. 15)

Les normes spectaculaires visent à faire du récit de Courtoux -récit du Spectacle, sa fictionnalisation- le Spectacle du récit du spectacle, par autonomisation et autolégitimation, séparant le lecteur de son horizon de sens (et de son imaginaire). La mise en abyme infinie de la tautologie spectaculaire, par la normopathie, anesthésie le lecteur jusqu'à l'idéal dystopique de monadisation.

### - Monadologies :

« Là réside le paradoxe actuel : le travail a triomphé sans reste de toutes les autres façons d'exister, dans le temps même où les travailleurs sont devenus superflus. Les gains de productivité, la délocalisation, la mécanisation, l'automatisation et la numérisation de la production ont tellement progressé qu'elles ont réduit à presque rien la quantité de travail vivant nécessaire à la confection de chaque marchandise. Nous vivons le paradoxe d'une société de travailleurs sans travail, où la distraction, la consommation, les loisirs ne font qu'accuser encore le manque de ce dont ils devraient nous distraire. » (*IQV*, P. 31)

« [...] plus les sociétés se constituent en États, plus leurs sujets s'incorporent l'économie. Ils s'auto- et s'entre-surveillent, ils contrôlent leurs émotions, leurs mouvements, leurs penchants, et croient pouvoir exiger des autres la même retenue. Ils veillent à ne jamais s'abandonner là où cela pourrait leur être fatal, et se ménagent un petit coin d'opacité où ils auront tout loisir de "se lâcher". À l'abri, retranchés à l'intérieur de leurs frontières, ils calculent, ils prévoient, ils se font l'intermédiaire entre le passé et l'avenir, et nouent leur

sort à l'enchaînement probable de l'un et de l'autre. C'est cela : ils s'enchaînent, eux-mêmes et les uns aux autres, contre tout débordement. Feinte maîtrise de soi, contention, autorégulation des passions, extraction d'une sphère de la honte et de la peur – la vie nue –, conjuration de toute forme-de-vie, a fortiori de tout jeu élaboré entre elles. »

(IGC, point 39, in "glose alpha")

Le lecteur se trouve enchaîné au travail de la lecture comme le salarié à son emploi : la tautologie spectaculaire évide la vie de chacun par intégration des normes, afin que tous, nous ne soyons plus que des monades interreliées dans un système fini et fermé. Le lecteur finit par oublier ce qu'il a lu comme le salarié oublie ce qu'il fait, pourquoi et pour qui. Anonymisation des processus, assujettissements, passivité. Il s'agit ici de faire du lecteur-travailleur un simple rouage du système machinique.

[Lire un extrait : chap. 3, P. 36-37]

## II - Nihilisme messianique

### A - Promesses sécuritaires et sectaires

- "Le Messie (de l'hébreu: מָשִׁיחַ - mashia'h, araméen meshi'ha משיחא, arabe Mèsih المسيح) désignait initialement dans le judaïsme l'oint, c'est-à-dire la personne consacrée par le rituel de l'onction, réalisée par un prophète de Dieu. Un roi, comme Saül ou David par exemple, peut recevoir l'onction. Un roi, comme Saül ou David par exemple, peut recevoir l'onction. En grec, le mot Christ, dont la racine Χριστός signifie "oint", traduit le terme hébraïque de mashia'h. Le Messie représente le sauveur attendu à la fin des temps par l'ensemble des religions abrahamiques." C'est-à-dire que le Messie est l'Elu, celui qui doit sauver les monothéismes, celui qui doit sauver l'Un. Chaque consommateur doit se sentir messie du capitaliste : le système promet la sécurité à chacun s'il sauve l'unité de celui-ci. Cf. <http://fr.wikipedia.org/wiki/Messie>

- **Gestion** des anomalies (sécurisation) : le nihilisme au travail se trouve confronté aux aléas des fantasmes de chacun -lecteur, salarié- et doit alors promettre -c'est un autre mode de légitimation du système totalitaire de l'Empire- que les anomalies, les choses qui dérogent aux normes, qui font peur, qui font violence, qui font épiphanie, qui font réjouissance, bref qui constituent un danger pour le fonctionnement de la machine/récit seront gérées au mieux, non par simple destruction ou aplatissement de ces anomalies mais par gestion visant à assurer la sécurité du système en promettant la sécurité de chacun. Il s'agit des "normes de sécurité" aussi appelées parfois "conditions de travail".

- **Diviser**, opposer : dans les entreprises, les managers gèrent les employés en liant leurs promesses à la concurrence interne, amenant les employés à jouer un rôle d'opposition aux autres afin de bénéficier pleinement de la promesse économique... Ces divisions amènent, surtout si la promesse est conséquente, à un isolement de chacun... Dans *Nihil, Inc.*, Courtoux fait en sorte d'opposer les voix entre elles et en elles-mêmes afin que toute

identification soit impossible pour le lecteur, ce qui au final amène à une opposition radicale parfois- des lecteurs, tous privilégiant certains passages, rarement les mêmes... Le livre échappe à toute réduction centrée sur une thèse manifeste et c'est aussi en ça que le nihilisme s'imisce en nous : divisions jusqu'à ne plus pouvoir comprendre le récit comme un tout, tant il est segmentarisé, comme l'emploi...

## B - Travailleur-Consommateur-Pacificateur

- **Perdre sa vie à la "gagner"** : l'emploi est proposé par les capitalistes comme sécurité financière quant à l'existence, mais c'est justement par le spectacle de cette sécurité que le travailleur va se trouver piégé. Travailler pour pouvoir vivre, à en mourir. Le cycle sécuritaire basé sur une promesse évacue au fur et à mesure la vie présente. L'emploi consume la présence jusqu'au dénuement. La sécurité de et par l'emploi est ainsi, en réalité, une promesse nihiliste. En outre, à la promesse sont associés le "mérite" et la "faute" : se montrer digne d'une existence perdue en travaillant ou se sentir coupable d'une existence vécue sans travailler. L'alternative est redoutable, elle aliène le travailleur. Dans *Nihil, Inc.*, Courtoux fait intervenir de nombreuses alternatives de ce genre pour mieux faire douter le lecteur, lui faire incarner l'aliénation du travailleur. Si je ne continue pas à lire, je me sentirai en faute, mais si je continue à lire... ? Lecteur pris dans l'engrenage du travail du nihilisme messianique.

- **Parcelliser** jusqu'à l'indifférence : le travailleur comme consommateur comme pacificateur comme... L'un des principaux dispositifs managérial de l'Empire consiste à faire implorer les employés par dissolution nihiliste de leurs penchants. Ainsi, le travailleur se voit sans cesse rappelé par le Spectacle qu'il travaille *parce qu'il* consomme et qu'il doit donc travailler en tant que consommateur. S'il consomme c'est *parce qu'il* pacifie ses passions et sa liberté guerrière et qu'il doit donc consommer comme pacificateur. Au final, le travailleur-consommateur-pacificateur est normé, il n'est plus qu'un chiffre du système, un mot-clé ou un outil multi-fonction. Un employé qui *fonctionne* c'est aussi un personnage qui fait avancer la machine/récit (comme "elle"), c'est enfin un lecteur qui se fait en même temps personnage ("tu" ou "vous") et performeur (la manière d'affronter le texte). Le grand risque pour le lecteur est donc de se perdre en confondant les fonctions dans lesquelles il est pris, en se croyant *dans* le système ou dans l'Empire dystopique.

- Formules magiques du **chiffre** : «Nous vous rappelons qu'avec ses 800 millions de salariés ses 519 505 millions de dollars de C.A. ses 34 000 milliards de dollars de résultat net ses 1300 académies réparties dans dix zones mondiales ses 750 000 initiateurs de situations répartis dans les grandes zones de tensions et les grandes cités impériales Nihil, Inc. est la première firme mondiale dévouée à la pratique systématique du crime et à la propagation endémique du mal dit-elle Bienvenue à Nihil, Inc.» (P. 31) L'étymologie arabe du mot "chiffre" ("sifr" = vide) exprime son rôle le plus propre : *évider le réel*. Remplacer les symboles et les images par de simples chiffres, des nombres à rallonge et une myriade de formules mathématiques, voilà la *magie abstractive* des normes numéraires de l'Empire des simulacres. Chacun devient un numéro, une constante surveillée sur des écrans programmés à base de binaire. Le chiffre est la nudité la plus absolue du réel, c'est l'*annulation totale de la présence*, mais aussi la *limite du nihilisme*.

## C - Lecteur, Messie du pire :

[Lire un extrait : chap. 6, P. 71-75]

# III - Apocalypse précipité

## A - Révélations cyberpunk

- Emprunté au lat. chrét. "apocalypsis" (du grec "ἀποκάλυψις", qui lui-même traduit l'hébreu "nigla", lequel signifie "mise à nu, enlèvement du voile ou révélation"), proprement : « révélation (divine) ». Mais la révélation n'est pas à comprendre autrement ici que philosophiquement, c'est-à-dire comme dynamique du *Vide*, et à la limite comme Chaos. Métaphoriquement, l'apocalypse est **une catastrophe ou un désastre mettant fin à un monde**, telle qu'elle est décrite dans l'Apocalypse chrétien. D'abord, au principe de l'Apocalypse, il y a la nécessité de la création littéraire (par là vient le salut) : « Écris donc ce que tu as vu, ce qui est, et ce qui doit arriver ensuite » (Apocalypse chapitre 1, verset 19). Ensuite, dans la tradition "cyberpunk" dont *Nihil, Inc.* peut être rapproché, "le lieu où l'histoire se déroule possède des caractères dystopiques, "punk", en ce sens que les personnages faisant leur possible pour se débrouiller dans un univers totalitaire, où le futur est déjà passé, se retrouvant dans la zone d'incertitude séparant une "presque-apocalypse" et l'univers post-apocalyptique, voient leurs actions se heurter à des intérêts inamovibles, impalpables. L'assimilation du terme "punk" est aussi induite par le slogan de ce mouvement "No Future !". Enfin, le concept de "tiqqun", transcription francisée du terme d'origine hébraïque "Tikkoun olam", employé dans la tradition kabbalistique, signifiant *réparation, restitution et rédemption*, donne une possibilité éthique entre révélation cyberpunk et justice (« "la rédemption n'est qu'une puissance de créer restée en suspens, qui s'adresse à elle-même, se "sauve" » -Giorgio Agamben, *Nudités*, éd. Rivages, P. 19) Mais que peut révéler cette éthique tiqqunienne lorsqu'il y a fin du monde ?

- Tiquun, *Introduction à la guerre civile*, point 74 :

« Le tiqqun est le devenir-réel, le **devenir-pratique du monde**; le processus de révélation de toute chose comme *pratique*, c'est-à-dire comme prenant place dans ses limites, dans sa signification immanente. Le tiqqun, c'est que chaque acte, chaque conduite, chaque énoncé dotés de sens, c'est-à-dire en tant qu'*événement*, s'inscrive de soi-même dans sa métaphysique propre, dans sa communauté, dans son *parti*. La guerre civile veut seulement dire : le monde est pratique ; la vie, héroïque, en tous ses détails. » Ce processus -dit "tiqqunien"- est le processus le plus approprié à l'éthique des apocalypses cyberpunk, éthique que nous pouvons finir par discerner dans les événements d'écriture de *Nihil, Inc.* : le lecteur, héros malgré-lui d'une dystopie, doit se faire *héros pratique* de la création -un survivant au monde- en conduisant la critique et la destruction de l'Empire jusqu'à la possibilité d'une justice. Il s'agit de *sortir* de la paix militarisée par une guerre civile démilitarisée en faisant jouer des pièges et une contagion du chaos, pour *gripper le système* : « plus un système s'approche de la perfection plus il s'approche de l'accident

total » (P. 70). Plus la machine/récit croît, plus le lecteur est invité à la détruire, comme la longue citation du II. C. le laissait entendre. Plus la *fiction* dystopique nous emporte plus nous avons de chances de *réaliser* un monde : de l'Empire aux formes-de-vie libres.

## B - Vitesse au travail : en finir

- Comme l'employé, le lecteur peut avant tout **jouer sur le rythme** du travail nihiliste : soit ralentir au maximum pour *déconstruire patiemment*, c'est ce que nous avons fait dans cet exposé, soit au contraire *précipiter les processus* pour faire implorer le système via une *saturation* des dispositifs. Ainsi, le lecteur est invité à trouver le bon rythme dans Nihil, Inc., le rythme qui lui permettra le mieux de devenir ce héros pratique apte à réaliser un monde post-apocalyptique. Un monde où le nihilisme ne pourrait qu'échouer et où le travail ne médiatiserait plus œuvre et vie. Mais il reste le principal problème : nous avons analysé l'Empire dystopique d'avant et expliqués comment l'après serait possible, mais il faut d'abord qu'il y ait fin du monde. L'enjeu est double : précipiter l'Apocalypse *et* se tenir prêt à en accueillir les révélations.

- En finir avec la dystopie par la vitesse au travail dans le littéraire pour le lecteur, par la vitesse au travail dans le système pour l'employé. **La vitesse, c'est l'intensité du rythme**. Le travail du nihilisme visant à "dérythmer" et "arythmer", la vitesse est ici l'opérateur fondamental de l'imaginaire pour intensifier la saturation des dispositifs, les piéger, les faire implorer, les rendre absurdes. Précipiter l'apocalypse revient d'abord à pouvoir *surprendre* l'Empire en en déjouant les normes : « Tu peux foutre ça en boucle » mais « Il faudra bien faire attention à la vitesse de propagation » (P. 86).

[Lire un extrait : chap. 8, P. 89-90]

Les deux pages citées sont sans normes et sans ponctuations, en vers libres, elles permettent de libérer la vitesse et préparent à l'accueil de l'Apocalypse -> « Vous allez (maintenant) avoir à expérimenter le chaos » (P. 91).

## C - Saboter le nihilisme, s'en sortir

- **Saboter ensemble = créer du salut** : « Un homme seul ne peut combattre le futur » (P. 92-93) : ainsi, chaque lecteur comme chaque employé doit trouver le *moyen de maîtriser sa propre vitesse de vie*; d'imaginer, de critiquer et d'accueillir la fin du monde dystopique par des actes de création adéquats, comportant en eux-mêmes la destruction du système et l'éthique tiqqunienne. D'abord, le sabotage : « la création fut le premier acte de sabotage » (P. 115). En effet, alors que l'impact apocalyptique a littérairement lieu P. 109, le dernier chapitre -quoique écrit avec certaines normes comparables à la dystopie des neuf premiers- n'est plus qu'un "jeu" où le lecteur-survivant comprend explicitement que l'auteur a saboté sa dystopie en la créant et qu'il lui suffit de saboter les normes pour saturer les dispositifs déconstruits et ainsi expérimenter le libre-jeu d'un monde post-apocalyptique. Le salut du travail vient du sabotage du nihilisme par un imaginaire commun au Parti des lecteurs : que l'aliénation se transforme en subtile révélation ("vous êtes un ennemi"), que le dénuement se change en richesse par la différence dans la répétition (le "répétez après-moi" s'oppose au "tu peux foutre ça en boucle"), que l'indifférence laisse place à une *complicité* indignée et contaminante.

- **Accueillir** l'Apocalypse et **ajuster** de nouveaux mondes : « on finit tous par tomber » est le principal refrain du dernier chapitre -le dernier du livre aussi-; accueillir la fin du monde c'est accepter *une chute* et accueillir l'Apocalypse c'est accepter de *se lever*. Dérivé du sabot, le sabotage consiste donc en un usage du corps, et plus particulièrement des pieds : signifiant "secouer ou heurter", en référence à la manière dont le corps use des sabots, le sabotage secoue un système jusqu'à en heurter son fonctionnement fondamental. Le sabotage précipite la chute mais stabilise l'ajustement lors de la levée des formes-de-vie. Le sabotage est un mode de création éphémère, même commun. Ainsi, il doit être dépassé lorsque de nouveaux mondes sont ajustés selon une éthique tiqqunienne. Ecrire et lire *Nihil, Inc.* constitue une *communauté de saboteurs*, au moins potentiels, comme une occupation d'usine ou d'université en réalisent régulièrement. Mais beaucoup trop sporadiquement pour que la vitesse soit maîtrisée et le chaos expérimenté. Ces communautés de sabotage ne font monde que si les communautés trouvent une langue à faire travailler, dans laquelle penser l'ajustement éthique des autres mondes.

- Tiqqun, *Introduction à la guerre civile*, point 74 :

« Toute forme-de-vie tend à se constituer en communauté, et de communauté en monde. Chaque monde, lorsqu'il se pense, c'est-à-dire lorsqu'il se saisit stratégiquement dans son jeu avec les autres mondes, se découvre comme **configuré par une métaphysique particulière, qui est, plus qu'un système, une langue, sa langue**. Et c'est alors, lorsqu'il s'est pensé, que ce monde devient contaminant : car il sait de quel ethos il est porteur, il est passé maître dans un certain secteur de **l'art des distances**. »

S'en sortir, c'est passer par le sabotage dont un "nous" maîtrisera la vitesse et c'est libérer les mondes afin que chacun puisse, singulièrement, maîtriser l'ajustement des distances et l'impact des rencontres. En plus de faire travailler le nihilisme et d'en créer le sabotage, la dystopie courtuxienne donne vitesse et langue pour penser les distances. A nous d'ajuster les nouveaux mondes. Mais avant cela, *il faudra que chaque employé anéantisse le nihilisme qui le travaille* car l'employé n'est jamais assez lecteur et toujours trop vecteur, jamais assez acteur et toujours trop facteur. Il s'agit, et c'est le rôle primordial de l'enseignement et du savoir, de faire en sorte que le travailleur soit toujours d'abord un créateur-saboteur et un lecteur-acteur.

[Lire un extrait : chap. 10, P. 94]

## Ouverture

- *Nihil, Inc.* : l'identification dystopique à l'employé est **poussée jusqu'à la catharsis** : tout désir d'entrer dans le Système est violemment purgé. Ce livre fait **sursauter**.

- *The Box* et *Southland Tales* (R. Kelly) : dystopie et ajustements de mondes, en films.

**Il y a plusieurs mondes pour chacun. Il y a plusieurs univers pour tous.**

« **il est bien trop dangereux d'être prévisible** » (P. 71) Soyons **surprenants** !